

IDIOPATHIE

SAM BYERS

IDIOPATHIE

Un roman d'amour, de narcissisme
et de vaches en souffrance

r o m a n

TRADUIT DE L'ANGLAIS (GRANDE-BRETAGNE)
PAR NICOLAS RICHARD

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Ce livre est édité par Marion Duvert

Titre original : *Idiopathy*.
A Novel of Love, Narcissism and Ailing Cattle.
Éditeur original : Fourth Estate, Londres
© original : Sam Byers, 2013
ISBN original : 978-0-00-741208-2

ISBN 978-2-02-112337-1
ISBN 978-2-02-112338-8 (e-pub)

© Éditions du Seuil, août 2013, pour la traduction française.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

idiopathie | idjopati

n.f.

Maladie ou état qui apparaît spontanément
ou dont la cause est inconnue.

ORIGINE fin du XVII^e s. : du latin moderne *idiopathia*,
du grec *idiopatheia*, formé de *idios* (particulier, propre à)
et *patheia* (souffrance).

Ubi pus, ibi evacua.

Assez récemment, au cours d'une réunion de famille qui requérait, selon les termes de la mère de Katherine, une *présence absolument impérative*, mais que la sœur de Katherine avait néanmoins réussi à éviter, la mère de Katherine avait fait circuler aux membres de la famille réunis autour de la table les photographies qu'elle gardait dans son portefeuille. Lesdits membres avaient dans l'ensemble un certain âge, et l'incontestable plaisir que leur procuraient ces photos était un phénomène que Katherine avait depuis longtemps renoncé à comprendre. Pour elle, quatre-vingt-dix pour cent des photographies (et de sa parentèle) se ressemblaient. Rien n'était plus similaire au sourire d'un gamin que le sourire d'un autre gamin ; impossible de distinguer un mariage d'un autre ; et vu qu'en grande majorité les membres de sa famille avaient tendance à passer leurs vacances dans des endroits prévisibles à pleurer, les photos qui résultaient de leurs voyages à l'étranger étaient en tout point identiques. Et donc, tandis que Tante Joan, Oncle Dick et Isabel, leur fille étrangement spectrale, plus deux ou trois croulants de base dont elle se souvenait vaguement mais avec qui elle n'avait guère envie de renouer, roucoulaient et s'extasiaient devant les photos comme devant un dessert alléchant et bien présenté, Katherine se contenta de se taire, ses yeux allant et venant, comme c'était souvent le cas en de telles occasions, entre l'ovale

du visage de sa mère et le cadran de sa montre, bien qu'aucun des deux ne lui permît d'espérer que la réunion touchait à sa fin.

Le portefeuille, contrairement aux mains qui le tenaient, était lisse et neuf; acheté récemment, il se trouvait que Katherine était au courant, chez Liberty, où sa mère faisait régulièrement des folies.

« Quel portefeuille ravissant », dit un des vieux cousins, qui connaissait suffisamment bien la mère de Katherine pour savoir que tout accessoire exhibé publiquement devait susciter au moins un compliment afin que l'objet ne se retrouve pas relégué dans l'un des sacs pleins d'acquisitions abandonnées qu'elle déposait avec une régularité alarmante à la boutique caritative du coin. Katherine se dit que si les membres de la famille avaient déployé un tel sens du devoir envers les hommes qui avaient compté pour sa mère, celle-ci serait peut-être aujourd'hui dans une situation assez différente.

« Mignon, n'est-ce pas ? dit la mère de Katherine, égale à elle-même. De chez Liberty. Une affaire en or. Irrésistible. »

Les photos étaient en bon état, fait remarquable si l'on considérait que la mère de Katherine traitait la majorité de ses possessions comme si elles étaient indestructibles, pour ensuite en toiser avec tristesse les restes défunts et déplorer la piètre qualité des fabrications modernes.

« Regardez, dit-elle en appliquant aux photographies le même ton que celui qu'elle avait adopté pour parler de son portefeuille. Ne sont-elles pas tout bonnement délicieuses ? »

Elle fit circuler la première photo – un noir et blanc format passeport – de Hazel, la sœur de Katherine, étreignant un ours en peluche tout flasque. Avec ses yeux globuleux et son manque de tonicité musculaire, la petite créature semblait avoir été droguée, si bien que Hazel passait (du moins aux yeux de Katherine) pour quelque sinistre kidnappeur prépubère.

« Le nounours s'appelait Bloot, dit la mère de Katherine tandis que la photo circulait de main en main, mais alors Dieu sait pourquoi. Elle a vomi dessus et on a dû le mettre à la machine, c'est pour ça qu'il est devenu tout raplapla. Tout ce qu'elle a eu entre les mains, il a fallu qu'elle vomisse dessus. Honnêtement, une constitution de petit oiseau.

– Quel dommage qu'elle n'ait pas pu venir aujourd'hui, dit quelqu'un.

– Oh, je sais, dit la mère de Katherine. Mais elle n'a pas un instant à elle ces temps-ci. C'est boulot, boulot, boulot. Et puis avec ces atroces histoires de vaches... »

Hochements de tête, on approuvait, et même si Katherine n'en était pas sûre, et se convaincrait plus tard qu'elle l'avait imaginé, elle crut un instant qu'on lui jetait des regards furtifs, en ce jugement réflexe inhérent à toute réunion familiale : la présence de chacun était étroitement liée à sa situation professionnelle. Les gens étaient contents si vous veniez, mais présumaient aussi que votre travail n'était ni important ni exigeant, puisque ceux qui avaient un poste important et exigeant étaient bien trop occupés pour assister à plus d'une réunion par an. Ils étaient alors accueillis tels des chevaliers au retour des Croisades, et activement encouragés pendant toute la journée à repartir, de peur que quelque chose de fâcheux ne vienne perturber leur activité professionnelle. La sœur de Katherine se délectait de ce rôle depuis maintenant plusieurs années, et Katherine était contrariée de constater que moins Hazel se montrait, plus elle gagnait en sainteté et passait pour hyper débordée dans l'esprit de tous, alors que plus Katherine faisait acte de présence et s'efforçait d'être attentive envers sa famille, plus on considérait qu'elle avait gâché sa vie. C'était un peu différent cette fois-ci, c'est vrai, à cause des vaches et des routes barrées. Tous ceux qui étaient arrivés à bon port arboraient la mine sombre et fière de qui eût

traversé une zone de guerre. Katherine se fichait royalement du bétail, mais elle appréciait le respect éphémère que sa présence semblait avoir inspiré.

La deuxième photo ne fut pas exhibée tant que la première n'eut achevé son circuit. C'en était une du père de Katherine, vêtu d'une veste en coton huilé, posant avec un fusil de chasse, l'air gêné.

« Voilà Nick, dit la mère de Katherine. Il n'a rien dégommé, bien entendu, mais ça lui plaisait de jouer le rôle. Inutile de dire qu'il avait la panoplie entière, mais c'était tout Nick. Plein de grands projets, mais jamais rien à l'arrivée. C'est moi qui ai pris la photo. »

Elle marqua un temps d'arrêt avant de faire passer le tirage, ce qui lui valut quelques hochements de tête compatissants des tantes et des oncles. D'aussi loin que Katherine se souvienne, sa mère avait systématiquement joué la carte de la compassion lorsqu'elle évoquait l'homme qui lui avait fait ses enfants, s'était attardé deux petites années, puis avait filé en Grèce avec une femme rencontrée dans la salle d'attente de son médecin, où il allait faire contrôler son taux de cholestérol. Katherine recevait deux cartes par an de son père, une pour Noël et une pour son anniversaire, plus une troisième en bonus quand elle accomplissait quoi que ce soit de remarquable. Il ne l'avait appelée qu'une seule fois, fin ivre et manifestement en pleine crise de la cinquantaine, et lui avait dit de veiller en grandissant à ne pas devenir comme l'un ou l'autre de ses parents.

La photographie fit le tour de la table, puis fut suivie, avec un minutage de précision, d'un instantané couleur de Homer, le chien de la famille qui, n'ayant jamais été le plus futé des animaux, s'était empalé sur une branche en se précipitant pour récupérer une balle de tennis parmi des arbres que l'on venait d'abattre, laissant à Katherine, qui avait lancé la balle, le soin d'expliquer à sa mère pourquoi son précieux bâtard non seulement

était mort mais qu'il fallait en outre le retirer de sa branche, tandis que sa fille demeurerait inexplicablement indemne, les yeux impardonnablement secs.

La photographie suivante qui, s'avéra-t-il, était aussi la dernière, montrait Daniel, pompette, coiffé d'un chapeau de Noël de guingois, levant son verre, majestueusement installé derrière une imposante dinde rôtie.

« Ah, fit la mère de Katherine. Voici Daniel, regardez. Qu'est-ce qu'il est mignon. Avez-vous déjà rencontré Daniel ? Oh, bien sûr, il est venu à cette petite sauterie, il y a quelques années. Quel charmeur. Je l'adorais tout bonnement. Pauvre Katherine. C'est lui qui est parti, n'est-ce pas, ma chérie ?

– Pas vraiment, dit Katherine. Non.

– Sujet encore délicat, dit la mère de Katherine en lui souriant d'un air maternel, ce qu'elle ne faisait qu'en public. Daniel qui, bien entendu, s'en sort formidablement bien, ces temps-ci, contrairement à d'autres, dont nous taisons les noms. » Son regard, se métamorphosant comme les chiffres d'un réveil à affichage numérique, se fit plus sévère. « On se retrouve si facilement *coincée*, n'est-ce pas ? »

Elle rangea la dernière photo dans un rabat de son portefeuille, en fit claquer le fermoir et le remit dans son sac à main, laissant à chacun le loisir de jeter un coup d'œil, rapide, à Katherine, puis de fixer avec gêne la nappe, en silence, jusqu'à l'arrivée opportune du café, moment dont profita Katherine pour présenter poliment ses excuses et aller aux WC déchiqueter un rouleau de papier toilette.

Katherine n'aimait pas se considérer comme quelqu'un de *triste*. Le terme avait une connotation défaitiste. Il y manquait la flamboyance de, disons, *rage* ou *folie*. Mais il lui fallait bien

reconnaître que ces temps-ci, au réveil, elle était bien plus souvent triste que joyeuse. Ce qu'elle n'admettait pas, et n'admettrait jamais, c'est que cela eût le moindre rapport avec Daniel.

Ce n'était pas chaque matin la tristesse, mais, autant le dire, plus souvent que dans l'idéal. Le pire, c'étaient les week-ends ; les jours de travail, cela variait. Rien à voir avec la météo.

Passer du temps devant la glace n'arrangeait pas les choses. Elle se préparait en quatrième vitesse, puis procédait à des ajustements progressifs. Elle ne mangeait pas bien. Il arrivait des choses à sa peau qui ne lui plaisaient pas. Ses gencives saignaient sur la brosse à dents. Elle réalisait qu'elle devenait laide à une période foncièrement inopportune. Le petit déjeuner passait souvent à l'as, remplacé par quelque cochonnerie au bureau en milieu de matinée. Elle ne pouvait pas quitter la maison sans avoir ingurgité un minimum de trois tasses de café. Récemment, elle s'était remise à fumer. Ça aidait contre la mélancolie. Elle s'essouffait facilement mais ne toussait que les mauvais jours. À un moment donné, dans la matinée, quel que soit le jour, il fallait qu'elle prévoie du temps pour ses nausées.

Depuis deux ans, Katherine, qui avait déménagé de Londres à Norwich par erreur, était directrice de l'équipement pour une société locale de télécommunications. Son activité n'avait rien à voir avec les télécommunications mais portait plutôt sur les subtilités de la gestion du lieu de travail. Elle était payée, aimait-elle à dire, pour être obsessionnelle compulsive. Elle contrôlait l'acceptabilité ergonomique des sièges en fonction de la hauteur des bureaux et des autres stations de travail, dont elle vérifiait la double conformité aux directives de la société et aux normes nationales en matière de sécurité et de confort. Elle procédait chaque semaine à une alerte incendie et consignait les résultats. Tous les matins elle inspectait le bâtiment pour

s'assurer du respect des règles d'hygiène, de présentation et de sûreté. Elle licenciait au moins un agent de service par mois. Elle était de manière générale décriée et se faisait presque constamment tancer. Elle recevait au moins un message ou un appel téléphonique par heure. Leurs sièges, leurs bureaux, la climatisation, la machine à café, le distributeur d'eau réfrigérée, l'éclairage au néon – rien n'était jamais à leur goût. Les multiples changements auxquels Katherine était obligée de procéder afin de ne pas se laisser distancer par la législation en matière de santé et de sécurité faisaient d'elle l'avocate de modifications honnies par tous. Les fumeurs devaient s'éloigner davantage du bâtiment. Les pauses devaient être renégociées. Son poste ne permettait aucune flexibilité, si bien qu'elle était fréquemment perçue comme une femme dépourvue d'humour et rigide. Meilleure elle était dans l'exercice de ses fonctions, plus les gens la détestaient. De l'avis général, elle excellait dans son travail.

Hormis l'évidente majorité de ses collègues qui ne pouvaient pas la supporter, il existait un groupe scissionniste composé des hommes qui voulaient la baiser. Ils représentaient pour Katherine une sorte de territoire contesté. Certains d'entre eux voulaient la baiser parce qu'ils l'aimaient bien, et d'autres parce qu'ils ne pouvaient pas la voir. Ce qui convenait relativement à Katherine. Parfois elle se tapait des hommes parce qu'elle se sentait bien dans sa peau, et parfois parce qu'elle se détestait. Le truc consistait à trouver l'homme correspondant à l'humeur du moment, parce que baiser avec un type qui vous détestait durant un des rares moments où vous étiez plutôt bien dans votre peau était éminemment contre-productif, et c'était écœurant de se taper un homme plus ou moins amoureux lorsque vous étiez au summum de la détestation de vous-même.

Jusque-là, Katherine s'était tapé trois hommes de son bureau, dont un, Keith, avec qui elle baisait encore par intermittence. Les

deux autres, Brian et Mike, étaient piteusement passés au second plan, parmi les costumes Marks & Spenser et les crânes dégarnis. Brian avait été le premier. Elle avait fait une entorse à sa règle « pas au bureau » pour lui et, rétrospectivement, il avait été loin d'en valoir le coup. Elle avait par la même occasion enfreint sa règle « pas d'hommes mariés » et celle concernant les hommes avec enfants. Ce qui la contrariait car cela conférait – dans son esprit à elle et, imaginait-elle, dans l'esprit des autres – à Brian une primauté historique qu'il ne méritait nullement. Le fait est que, au moment de sa vie où elle avait de manière délibérée, et avec une certaine rationalité, pris la décision de jeter par-dessus bord de nombreuses règles auxquelles elle s'était jusqu'alors pliée, Brian se trouvait justement dans les parages immédiats, et était en outre la parfaite incarnation de plusieurs de ces règles. D'où la partie de jambes en l'air qui avait eu lieu assez soudainement un mardi après-midi après qu'il l'avait raccompagnée chez elle, et qui s'était renouvelée le mois suivant, pour prendre fin quand Katherine avait commencé à se demander si certaines des règles qu'elle s'était fixées n'étaient pas, dans le fond, relativement raisonnables. Brian avait plus de cinquante ans (encore une règle, maintenant qu'elle y pensait), était gros, et traversait une crise épique. Il conduisait une Jaguar jaune et avait un fils qui s'appelait Chicane. Leur relation prit fin d'une façon tacite, chacun épargnant à l'autre la pénible corvée. Katherine cessa simplement de reconnaître son existence et le message fut reçu en silence, voire avec gratitude.

Mike était, du moins vu de l'extérieur, différent. Il avait l'âge de Katherine (trente ans, avec une marge de manœuvre, selon son humeur), était célibataire, et étonnamment bon au lit. Plus étonnant encore, Katherine constata à plusieurs reprises qu'il était capable de tenir une conversation sur presque toute la longueur lorsque cela lui chantait. Leur aventure (ce n'était

pas vraiment une aventure, mais Katherine aimait à la désigner ainsi car cela ajoutait de la valeur à l'expérience et parce qu'elle s'était tapé Brian peu de temps auparavant et espérait, en secret, car elle ne l'aurait jamais admis, être dans une *phase* où elle avait des aventures, ce qui alors aurait pleinement légitimé le fait qu'elle couche avec Mike) dura presque deux mois. Elle se termina quand Mike apprit que Katherine avait couché avec Brian. Au plus grand agacement de Katherine, il s'avéra que Mike possédait ce qu'il nommait fièrement une *boussole morale*. Katherine n'en fut guère impressionnée. Pour ce qu'elle en savait, la moralité était ce à quoi les débiles s'accrochaient, faute de personnalité. Une position dont elle s'ouvrit à Mike qui essayait de s'octroyer le beau rôle dans toute cette histoire d'adultère. Il l'ignora. Il ne pouvait pas la respecter, dit-il. Katherine se souviendrait toujours de Mike s'éloignant du distributeur de boissons fraîches, secouant la tête, murmurant doucement : *Pauvre Chicane... pauvre, pauvre Chicane*. Voilà qui confirmait tristement qu'elle avait eu raison. Mike n'avait aucun sens moral. C'était juste un homme dont l'ego avait été meurtri et qui ne savait pas s'exprimer.

Tout cela, bien entendu, remontait maintenant à un certain temps, et il y avait eu d'autres hommes sans rapport avec le bureau durant la même période. Rien ne s'était bien passé. Katherine était de plus en plus souvent triste au réveil. Ses histoires de peau avaient commencé. Elle avait pris du poids, puis en avait perdu, puis en avait perdu davantage. Dormir était devenu un véritable problème. Une fois, au cours de congés annuels qu'elle avait posés uniquement pour ne pas perdre ses jours, et qu'elle avait passés en robe de chambre maculée de céréales à regarder, la mâchoire pendante, des nazis sur la chaîne Histoire et des carcasses de vaches flamber aux infos, elle avait avalé une poignée de cachets avant de se recroqueviller dans son lit

en attendant de mourir, sauf qu'elle s'était réveillée cinq heures plus tard dans une mare de vomi, où surnageaient la plupart des cachets régurgités entiers. Elle se prit entre quat'z'yeux. Le lendemain elle s'habilla, se maquilla, se rendit à Londres et tomba sur Keith, qui proposa un café, puis de manger un morceau, puis une baise violente avec ecchymoses dans son garage, le ventre de Katherine pressé contre le métal brûlant, cliquetant, du capot de sa voiture.

« Je me rappelle une fois, commença Keith adossé à la voiture, après coup, Katherine à ses côtés, tous deux fumant une cigarette en attendant que la douleur se dissipe. Qu'est-ce que je... Eh merde, je me souviens plus. »

Certains jours, tout paraissait sordide et voué à l'échec ; ces périodes-là, étrangement, Katherine les trouvait plus romantiques que celles porteuses d'espoir. Il y avait quelque chose de voué à l'échec chez Keith en général, songeait-elle, et elle aimait ça. Il avait quarante et un ans (parce que, songeait-elle, à partir du moment où l'on avait enfreint une règle, ce n'était plus vraiment une règle, et on ne pouvait donc l'enfreindre une deuxième fois) ; dégarni au sommet et trop garni à la taille. Au travail, il arborait du lin froissé et des cravates slim. Le soir, il avait un faible pour les jeans noirs usés et les Converse en fin de vie. Il aimait les chansons pleines de sang et de noirceur : du baston à guitares qui lui tirait des grimaces et lui faisait serrer les dents comme s'il se battait contre une occlusion intestinale. Il avait la peau blême, légèrement cireuse, et des yeux gris avec un anneau blanc autour de l'iris. Katherine avait lu quelque part que cela avait des implications médicales, mais elle ne se souvenait plus desquelles et choisit donc de ne pas y faire allusion. Elle aimait l'idée que Keith soit déficient, que ses jours

puissent être comptés. Elle appréciait qu'il parle ouvertement de ce qu'il appelait ses *années héroïne*. Elle appréciait même la façon qu'il avait de lui faire mal au lit : l'épaule en capilotade, la profonde crevasse à la cuisse gauche. Keith était différent mais, selon Katherine, d'une manière complémentaire. Il ne l'aimerait jamais, n'aimerait probablement jamais quiconque ni quoi que ce soit, et elle admirait cela chez lui. Il semblait hors de portée des préoccupations qui menaçaient au quotidien (oui, au quotidien désormais) d'engloutir Katherine. Par définition, bien sûr, cela le plaçait aussi hors de sa portée à elle, ce qu'elle appréciait également.

Elle n'habitait pas à Londres. Certains matins elle devait planter un regard dur dans la glace et se le répéter comme un mantra. Les bons jours, elle arrivait à prononcer le nom de la ville où elle habitait, mais cela lui coûtait. Elle et Daniel avaient emménagé ici ensemble, soi-disant pour son boulot à lui. Ce qui suggérerait, sans que cela fût formulé, d'éventuels petits petons qui viendraient trotter dans leur vie. Mais nul faire-part ne vint, puis ils se séparèrent, et Londres parut alors être un lieu où elle se sentirait bien seule, et maintenant elle était coincée.

Sa mère téléphonait avec une impeccable régularité. Toujours pragmatique, elle estimait que la meilleure façon d'exprimer ses inquiétudes quant au bien-être de Katherine était de se montrer directe à tout moment. Cela supposait de lui demander sans cesse si ça allait, ce qui ne manquait pas de provoquer chez Katherine le sentiment que ça n'allait pas du tout.

« Est-ce que tu manges assez ? demandait sa mère de but en blanc. Manges-tu des choses saines ?

– Oui, répondait Katherine, en train de boulotter un beignet. Ce matin je me suis fait du porridge, et au déjeuner une pomme

de terre au four avec du thon. Ce soir je mangerai des blancs de poulet grillés.

– Tu te moques, là ? Parce que c’est déplaisant, tu sais. Et pas d’une grande maturité.

– Je suis honnête. C’est une preuve de maturité, ça ?

– Cela dépend complètement, dit sa mère, de ce sur quoi porte ton honnêteté. »

Elle ne retrouvait Keith que les soirs dont ils convenaient. Ils baisaient et buvaient et parlaient rarement, ce qui allait bien à Katherine. Il lui fit cadeau d’un vibromasseur : enveloppé dans du papier cadeau, avec une étiquette en forme de cœur sur laquelle on pouvait lire « Pense à moi ». Elle en fit don, étiquette et tout, à la boutique caritative du quartier, un matin en allant au travail, enfoui au fond d’un sac en plastique rempli de livres de poche jaunis et d’un assortiment de chemises de Daniel, qu’elle avait trouvées au milieu de ses propres vêtements archivés. Elle ne le vit jamais mis en vente, et se demanda souvent ce qu’il était devenu. Elle aimait penser qu’une des vieilles bénévoles l’avait rapporté à la maison pour se soumettre à une expérience particulièrement révélatrice, à la lisière du mystique.

« Keith, dit-elle un soir, exprès bien fort, dans un restaurant bondé qu’elle avait choisi précisément parce qu’elle savait qu’il serait bondé au moment où elle poserait la question. Tu en baisses combien, ces temps-ci ?

– En te comptant ?

– Sans me compter.

– Trois, répondit-il calmement. Et toi ?

– Quatre », mentit-elle.

« Est-ce que c'est Daniel ? demanda sa mère au cours de l'un de ses interminables coups de fil. Parce que je comprends, tu sais, je comprends vraiment.

– Ce n'est pas Daniel, maman.

– Il m'a envoyé une carte d'anniversaire la semaine dernière. Il m'envoie toujours une carte à Noël et une pour mon anniversaire. N'est-ce pas gentil ?

– Ce n'est pas gentil, dit Katherine. C'est psychorigide. Il t'envoie des cartes parce que tu es sur sa liste. C'est quasiment un automatisme. Il ne lui vient jamais à l'idée de changer quoi que ce soit.

– Il t'en envoie, des cartes, à toi ?

– Non. »

Elle détestait l'idée d'être le genre de fille qui a des problèmes avec sa mère. Elle était, du moins aimait-elle le penser, bien trop originale et indépendante pour être plombée par une banale incapacité à se remettre des blessures de l'enfance. Cela dit, elle n'était pas complètement au-dessus du fantasme récurrent de la fillette qui meurt et qui assiste à son propre enterrement, où sa mère, espérait-elle, se jetterait sur son cercueil, ravagée de sanglots telle une femme de mafieux. Enfant, lorsqu'elle imaginait sa disparition, c'était presque toujours par suicide. Maintenant, avec l'âge, et bien plus consciente du manque fondamental de romantisme qu'il y avait à se donner la mort, elle imaginait à la place qu'un événement extérieur tragique viendrait lui voler la vie ; quelque chose de soudain, à la frontière du domaine du possible, tel qu'être foudroyée par l'éclair ou aplatie comme une crêpe par un meuble renversé.

L'on pouvait, Katherine en était consciente, arriver à toutes sortes de conclusions psychologiques niveau brevet des collèges à

propos de sa mère, de son père, etc. Inutile de dire que Katherine n'appliquait aucune de ces conclusions à elle-même et leur opposait une si farouche réticence que peu de gens essayaient de les tirer à sa place. Daniel, bien sûr, parce que c'était tout lui, avait été l'un d'eux, et cela avait provoqué une gigantesque dispute avec effet boule de neige, d'abord les mots avaient volé, puis la vaisselle, si bien qu'il n'avait plus jamais osé aborder de nouveau le sujet, à l'exception des fois où, comme cela arrivait de temps en temps, il cherchait délibérément à déclencher une querelle. Il se donna un jour en spectacle de manière si furibonde et navrante que Katherine s'était contentée de le regarder en rigolant tandis qu'il paradait dans le salon, se livrant à une imitation de Katherine qu'il considérait manifestement comme excellente – moue lippue, mains fouettant le vide –, disant d'une voix affectée de bébé, qui, à jamais par la suite, limiterait gravement son attrait sexuel aux yeux de Katherine : *Ma maman elle m'aime pas*. Ceci, bien sûr, vers la fin de leur relation, et si ce ne fut pas tout à fait un facteur qui contribua à la séparation, il ne joua assurément pas en faveur de Daniel.

La vérité, s'il existait une telle chose, était que Katherine admirait plutôt sa mère. Daniel, très fier d'avoir trouvé la métaphore, avait comparé cela au syndrome de Stockholm. Il y avait là, Katherine eût été la première à le reconnaître, un atome de vérité, mais c'était aussi, du moins le soutenait-elle, une méprise grossière quant au type de relation dont elle et sa mère avaient joui (oui, joui) durant trois décennies de dénigrement, de dépréciation, de railleries et, plus généralement, de pratique de l'art de toujours vouloir faire mieux que l'autre. La mère de Katherine était à l'évidence si totalement dysfonctionnelle que c'était un miracle qu'elle parvienne en une matinée ne fût-ce qu'à se laver les aisselles et à trouver de quoi manger. Mais loin de dissimuler cette déficience, ou d'en concevoir la

moindre honte, elle l'affichait avec ostentation, comme si c'était cela précisément qui la distinguait des autres. Ce qui, bien sûr, était le cas. Katherine avait vu sa mère dans presque toutes les situations dégradantes dans lesquelles une mère pouvait se retrouver en présence de sa fille : saoule au Pernod à des heures indues de la journée ; affalée nue dans le lit de Katherine, y ayant inexplicablement conduit sa dernière conquête au lieu de la grande chambre parentale ; larguée en public par Julio, son mec basané du moment, d'origine méditerranéenne indéterminée. Prévisible à en être banal. Mais, étrangement, Katherine se sentait assez fière d'être issue d'une telle lignée, plutôt rassurée de constater que le fait d'avoir des enfants ne signifiait pas à coup sûr la fin de l'imprévisibilité. Après tout, elle et sa sœur avaient plutôt bien tourné, et sa mère avait conservé une verve et une audace réservées d'habitude aux femmes affichant zéro au compteur à rejets. Cela semblait, estimait Katherine, un compromis raisonnable. Et, de fait, c'était ce qu'elle était *obligée* de penser ; il n'y avait pas d'autre choix. Katherine avait certes des idées arrêtées, et elle pouvait être prompte à foncer tête baissée au royaume du jugement quasi sans appel et du rejet unilatéral de ceux qui n'étaient pas à la hauteur de sa vision du monde à elle, dont elle reconnaissait volontiers qu'elle était plutôt distordue, cependant elle n'était pas hypocrite, et ne se permettrait pas, indépendamment de l'inévitable douleur qu'elle pouvait ressentir, de fustiger sa mère pour un mode de vie et une attitude auxquels Katherine elle-même aspirait. Quelles que soient les conséquences de l'inconstance de sa mère sur Katherine, celle-ci se devait de la juger non pas en tant que mère, mais en tant que femme, ce qui était pratique dans la mesure où cela renforçait les convictions de Katherine sur toutes sortes de sujets (la maternité, la féminité, les hommes, les relations amoureuses, etc.). Cela lui permettait aussi de

tourner le dos à tant d'autres questions qui auraient causé, si elle y avait vraiment réfléchi, de l'inconfort et probablement une grande souffrance.

Le problème, toutefois, c'était Daniel, et tout ce qui avait changé avec son arrivée. Katherine avait réussi, à force d'opiniâtreté, d'esquives et de détournements, à éviter de le présenter à sa mère durant presque un an, et, lorsqu'elle s'y résolut, ses pires craintes se réalisèrent. La mère de Katherine, en dépit de toutes ses déclarations sur les hommes et de sa liste en constante progression de ce pourquoi ils ne valaient rien, eut une bonne opinion de Daniel, comme jamais cela ne s'était produit quand Katherine lui avait présenté ses précédents petits copains. Après un dîner ennuyeux, comme il se devait, au cours duquel tous les commensaux firent de leur mieux pour ne pas s'écarter du milieu de la route conversationnelle, Katherine était sortie raccompagner Daniel à sa voiture, et, en revenant, avait trouvé sa mère qui souriait joyeusement, n'ayant pas, chose rare, touché à son verre de vin, sa cigarette intacte, ne tarissant pas d'éloges pour l'homme dont Katherine avait été si convaincue qu'elle le détesterait. Non pas qu'il y eût, en surface, grand-chose de détestable chez Daniel. Il était bien de sa personne, poli et singulièrement charmant dans le genre silencieux, manquant un peu de confiance en lui. Katherine s'était juste dit, compte tenu des conclusions précédentes, toutes de poids, que sa mère, de par sa nature, ne pourrait que blâmer un être si raisonnable, si digne de confiance, si (du moins le pensait-elle alors) *normal*. Et à partir du moment où elle décréta que Daniel était la meilleure chose jamais arrivée à sa fille, toutes les certitudes de Katherine semblèrent s'effondrer et glisser entre ses doigts, et s'insinua alors, très tôt, l'idée qu'elle et Daniel étaient condamnés et que, par conséquent, elle et sa mère aussi. Car, en l'écoutant ce soir-là – sobre, calme, pondérée comme jamais elle ne l'avait

vue –, Katherine se rendit compte que ce qu'elle admirait chez sa mère n'était pas, comme celle-ci s'efforçait avec succès d'en convaincre son entourage, ce que sa mère admirait chez elle-même. Son individualisme, sa solitude farouche, la façon dont elle maltraitait les hommes dans sa vie étaient arborés, semblait-il, comme des insignes honorifiques et non pour ce qu'ils étaient réellement : des failles, des blessures, des défauts. La remarque qui la trahit fut lorsqu'elle annonça à Katherine que c'était ce qu'elle avait toujours voulu pour elle – un type bien, une relation stable, une vie de famille heureuse. À cet instant, Katherine sentit que tout s'évaporait, se dissipant avec la fumée de la cigarette de sa mère, dont elle avait attendu toute la durée de la conversation qu'elle l'allume.

Les soirs où elle n'était pas avec Keith, qui étaient nombreux vu qu'il avait trois autres plans cul à caser dans la semaine, Katherine lisait et regardait les infos. Elle regardait rarement autre chose à la télévision. Comme presque tout dans la vie de Katherine, ce qu'elle lisait et ce qu'elle regardait étaient régis par sa conception des différentes catégories de gens : ceux qu'elle voulait être par opposition à ceux qu'elle ne supportait pas. Elle ne voulait pas être le genre de bonne femme qui regarde des feuilletons à l'eau de rose et des comédies romantiques. Elle voulait être le genre de femme qui regarde les infos et lit la sélection du Booker Prize. Elle s'imaginait à des soirées, bien qu'elle n'aille jamais à des soirées, interrogée sur les affaires du monde et la littérature moderne.

Confrontée à de telles discussions d'actualité, toutefois, elle se trouvait à la dérive et exposée. Ce n'était pas qu'elle ignorait ce qui se passait, ou qu'elle ne se sentait pas concernée, d'une manière lointaine et très hypothétique : elle était simplement

incapable de convoquer en elle des niveaux de tristesse appropriés. Une fois ce fait avéré, il parut étendre ses tentacules au reste de sa vie, au point qu'elle se demanda, et pas pour la première fois, dans quelle mesure exactement elle pouvait se prétendre humaine. Regarder les infos c'était, dans le fond, regarder la vie, et la façon dont elle regardait la perturbait. Elle y voyait un certain manque d'investissement, expression qu'elle utilisait souvent, comme par hasard, à propos des hommes avec qui elle ne s'était pas entendue. D'autres y voyaient de la froideur, terme que les hommes avec qui Katherine ne s'était pas entendue utilisaient souvent pour la décrire. *Insensible* était un mot qui revenait beaucoup, à la fois dans la tête de Katherine et dans les descriptions que les autres faisaient d'elle. *Émotionnellement dure à impressionner*, telle était la formule qu'elle préférait. Tout comme les déclarations d'amour ne suffisaient pas à l'émouvoir, de même les images, disons, de Haïtiens affamés ne suffisaient pas, en elles-mêmes, à provoquer cette espèce de désarroi larme à l'œil qui semblait si automatique chez les autres. Les ventres gonflés par la malnutrition ; les enfants avec des mouches dans les yeux ; les mères cuisinant des gâteaux de terre. C'était vaguement répugnant. Parfois, lorsqu'elle était d'humeur plutôt querelleuse, Katherine demandait aux gens quel était exactement l'intérêt. Les gens, allez savoir, avaient tendance à juger cette question insultante. Ils citaient d'approximatifs critères humanitaires. Le mot *enfants* revenait souvent, comme si le simple fait de le prononcer expliquait tout.

Kath, écrivit Keith dans un e-mail envoyé d'un lieu gardé secret où il passait des vacances avec une personne dont ni le nom ni le sexe n'étaient divulgués, mais avec qui il n'avait,

c'était une quasi-certitude, aucun lien de parenté. *Tu me manques vachement. Je crois que je peux pas vivre sans toi. Tu m'aimes ?*

Keith, répondit Katherine. Jamais je ne vivrai avec quelqu'un incapable de vivre sans moi. Grandis. PS : Tu passes tes vacances avec qui, putain ?

Il fallait faire quelque chose. Elle croupissait. Pour ce qu'elle en savait, elle était peut-être déjà morte. Il lui fallait accomplir un acte décisif, se dit-elle, quelque chose qui l'électriserait. Elle décida de quitter son boulot. La peur de se retrouver sans boulot l'obligerait à trouver un boulot.

Elle tendit une embuscade à son chef alors qu'il déballait un sandwich.

« Comment ma femme faisait-elle donc pour que la mayonnaise n'imbibe pas le pain ? dit-il. Vous le savez, vous ? C'est un secret de femme ? Elle ne répond plus à mes coups de fil.

– Je démissionne, annonça Katherine.

– Encore ? fit son chef.

– Cette fois-ci, c'est pour de bon.

– D'accord, fit-il en remballant son misérable sandwich.

Qu'est-ce que vous voulez ?

– Rien. Je veux m'en aller.

– Je ne peux pas vous accorder une nouvelle augmentation. Les gens vont commencer à penser que vous couchez avec moi.

– Je ne veux pas d'augmentation, répondit Katherine, qui avait du mal à croire qu'on puisse penser que ce type couchait avec qui que ce soit. Je donne ma démission.

– Deux jours de vacances supplémentaires.

– Non. Un mois de préavis.

– D'accord. » Il leva la main pour signifier qu'il avait perdu.

« Un mois. Hé, vous savez, ça voudrait dire qu'il n'y aurait plus de conflit d'intérêts en ce qui nous concerne. »

Elle referma la porte derrière elle en repartant.

« Baise-moi comme si tu étais une gamine, dit Keith, de retour de vacances, et qui était en train de la baiser d'une manière qui lui faisait penser à un animal avec une collerette de vétérinaire – comme si elle était quelque chose dont il fallait s'extraire, un carcan dont il devait s'échapper à reculons. Baise-moi comme si tu avais peur de moi. »

C'était lui demander de faire preuve de trop d'imagination. Elle le baisa comme si elle avait eu pitié de lui, puis lui dit après coup qu'il était pitoyable.

« Tu as raison, dit Keith. Tu as tellement raison. La prochaine fois, baise-moi comme si j'étais pitoyable. »

« Tu devrais peut-être t'inscrire dans une association, je ne sais pas, dit sa mère. C'est comme ça qu'on rencontre des gens. Il faut que tu te montres un peu.

– Quand tu dis des gens, tu veux dire des hommes ?

– Ma foi, qui aurait envie de rencontrer des femmes ? »

Elle se dit que ce qu'elle ne pouvait pas ressentir dans la vie, elle pourrait au moins le ressentir en regardant les infos. L'émotion c'était comme la gymnastique, se dit-elle. On n'avait pas envie d'en faire, mais ça faisait du bien. Il fallait se forcer.

Elle se dit qu'elle serait émue par le prochain reportage. Elle allait vraiment essayer, se dit-elle. Elle allait regarder de tout près les mouches dans les yeux de ce petit enfant. Elle les

visualiserait sur son propre visage. Elle allait faire apparaître comme par magie la chaleur, la poussière et la puanteur de bouc en putréfaction. Elle imaginerait le goût de cette eau pisseuse, contaminée par le choléra, descendant dans sa petite gorge sèche, s'accumulant dans son ventre atrocement distendu pour y répandre le mal. Quelle horreur d'avoir un ventre comme ça ! On devait se sentir affreusement mal ! C'était terrible, se dit-elle, une existence terrible, et elle savait, maintenant qu'elle s'y était intéressée de si près, qu'à la seconde où elle verrait un de ces pauvres, pauvres enfants, elle éclaterait en douces et chaudes larmes, comme n'importe quel être humain normal. Elle pleurerait tellement que cela compenserait largement toutes ces autres fois où elle n'avait pas pleuré, quand elle avait juste regardé, impassible, le mur de souffrance. Bon Dieu, comme elle allait pleurer. Si les gens pouvaient la voir.

Puis les infos s'interrompirent pour parler du virus, un récit d'une voix macabre commentant des images d'hommes qui arboraient des combinaisons blanches et des masques protecteurs en train de soulever du bétail à l'aide de chariots élévateurs et de le déverser sur des bûchers funéraires fumants. Katherine sanglota comme un bébé, puis courut se purger aux toilettes, et le vomi jaillit sur ses doigts avant qu'elle ne puisse les retirer ; du dérivé de café et des morceaux de matière pâteuse aspergèrent la cuvette et transformèrent ses larmes en simples haut-le-cœur.

« Tu étais où en vacances ? demanda-t-elle à Keith en milieu de baise, l'ayant soudain (mais de manière soigneusement préméditée) repoussé hors d'elle d'un coup de pied lorsqu'il était le plus vulnérable, l'envoyant s'étaler au sol, avec son seul braquemart pour amortir sa chute.

– Bon sang... merde, je trouve que tu... quoi ?

– Tes vacances, dit-elle en se rallongeant sur le lit, le dévisageant d'un œil froid. T'étais où ?

– À Ténériffe », répondit-il.

Il observait sa verge qui se ratatinait rapidement, craignant d'irrémédiables dégâts.

« Faut qu'on en parle maintenant ?

– Non, on n'est pas obligés d'en parler maintenant, dit-elle calmement. Si tu préfères, je peux juste me rhabiller et m'en aller, et on ne sera plus jamais obligés d'en parler.

– Je comprends pas pourquoi c'est d'un coup un sujet pressant, au point que tu sois obligée de...

– Avec qui t'étais ?

– Ah, je vois.

– Tu vois ?

– Ouais, je vois. Je vois de quoi il s'agit. Tu es jalouse.

– Je ne suis pas jalouse. Je veux juste savoir. Avec qui t'étais ?

– C'est possible de briser une bite ? J'ai entendu dire que oui. J'ai entendu dire qu'elles peuvent casser sec.

– C'était quelqu'un du boulot ?

– Je vais être obligé d'aller au boulot avec la bite en écharpe, espèce de putain de...

– Ils ne trouveront jamais une écharpe assez petite. Elle était blonde ou brune ?

– Blonde, répondit-il misérablement. Elle s'appelle Janice. Tu vas m'empêcher de la revoir ? »

C'était, pour Katherine, révoltant.

« Comment ça, *t'empêcher* ? dit-elle d'un ton brusque. Comment pourrais-je *t'empêcher* ?

– Je sais pas, c'est juste que...

– Comment se fait-il qu'elle ait droit à des vacances, elle ? C'est ça que je veux savoir. Comment se fait-il qu'elle ait droit à des

vacances alors que moi je me fade la baisouille par intermittence dans ton petit appartement miteux ?

– On peut partir en vacances, dit Keith. Si c’est ce que tu veux.

– Est-ce ce que toi tu veux ?

– Eh ben... Je veux dire, ouais bien sûr mais...

– Parce que maintenant je ne suis pas sûre. Je ne suis pas sûre de vouloir partir avec toi. Je ne suis pas sûre de pouvoir le supporter. »

Ce qui, de fait, était vrai. Plus Katherine y pensait, plus partir en vacances avec Keith semblait une très mauvaise idée. Toutes ces discussions ineptes dans un cadre fade et ensoleillé. Les poignées d’amour de Keith luisantes de sueur ; ses couilles flétries dans le Speedo.

« Pourquoi donc ? demanda Keith. Qu’est-ce qui va pas chez moi ?

– Tu veux une liste ? » demanda-t-elle.

Il l’appela deux jours plus tard et la supplia, lui proposant une réservation de dernière minute. Personne au travail ne le saurait, dit-il. Ils espaceraient un peu leurs jours. Katherine donna son accord, victorieuse et soulagée.

« Où allons-nous ? demanda-t-elle.

– À Malte, dit-il. Bon Dieu, putain, je craque toute ma thune. »

À Malte, tout fut plus clair et plus confus en même temps. Ils tombèrent dans une routine facile consistant à fainéanter, boire et manger, puis baiser et dormir, ce qui, après avoir bu, revenait plus ou moins au même. Pour Katherine, quelques bribes ressortaient du brouillard général. Là, elle était assise seule sur le balcon, à contempler de l’autre côté de la baie la splendeur ramassée, taillée dans la pierre, de La Valette, se sentant à la fois calme

et délicieusement seule. Là, elle était à la piscine, perdue dans ses pensées, ou bien plissant un œil face à l'étalage de chairs autour d'elle. De la chair brune, de la chair rougie ; de la chair allemande, anglaise, italienne, toutes massées côte à côte, grésillant sous le soleil. C'était érotique et ignoble en même temps – la seule sorte d'érotisme que Katherine connaissait ces temps-ci, semblait-il. Là, elle dînait avec Keith, échangeant de pesants poncifs tellement mortifères qu'elle fut tentée, parfois, d'infliger des dommages corporels, soit à lui, soit à elle-même, juste histoire d'avoir un sujet de conversation précis. Il disait des choses du genre *Il fait chaud*, puis faisait suivre cette déclaration, quelques secondes plus tard, par un éclaircissement (*Il fait vraiment chaud*), et puis, après avoir un peu réfléchi, il poussait son exposé (*Il fait tellement chaud que j'ai l'impression de fondre sur mon siège*) jusqu'à ce que finalement son cheminement de pensée atteigne sa conclusion naturelle, et il terminait par une sorte de coda méditative (*Si chaud...*).

Il était devenu d'une drôle de couleur, remarqua Katherine : la peau tannée agrémentée d'un vernis cerise. Ce qui était en partie dû à l'application avec laquelle Keith prenait le soleil. Il s'allongeait en pleine chaleur, empreint de la détermination de l'homme qui accomplit un long trajet automobile, avec des pauses programmées. Sur la plage, au bord de la piscine, Keith était triste à voir. Impossible, songeait Katherine, de dissimuler le fait qu'il était anglais, il était d'ailleurs impossible à tout Anglais de dissimuler le fait qu'il était anglais. On les repérait immédiatement – blanc pâteux ; bide débordant du pantalon trop serré ; peau constellée façon Rorschach de tatouages quasi celtiques.

Non pas, d'ailleurs, que Katherine demeurât en reste. Elle aussi avait, bien que répugnant à le reconnaître, un physique redoutablement anglais. Comment se faisait-il que ce soit à l'étranger,

se demandait-elle, que tous vos défauts étaient cruellement mis en évidence ? Pourquoi tous les autres peuples paraissaient-ils chez eux tandis que les Anglais semblaient résolus à être mal à l'aise ? Les différences, pensait-elle, étaient physiques. Les Anglais éprouvaient toujours une sorte de honte corporelle. Les hommes s'en tiraient en crânant, mais pour les femmes c'était plus dur. L'après-midi, à la piscine, c'était un défilé de bikinis, de ventres tablettes de chocolat et de poitrines avantageuses. Keith avait l'art de décaler légèrement ses lunettes de soleil pour regarder dans leur direction, persuadé que Katherine ne voyait pas le blanc de ses yeux à travers ses Wayfarers. Il restait allongé au soleil des heures durant, cuisant à feu doux en lorgnant les nichons des autres femmes, et ensuite, de retour à l'hôtel, poisseux de sueur et d'ambre solaire, il la baisait alors qu'elle était encore en bikini, les images de ces autres femmes défilant avec une telle clarté devant les yeux de Keith qu'elle pouvait presque les voir, comme les silhouettes d'un zootrope. Non pas d'ailleurs qu'elle vît beaucoup ses yeux quand ils baisaient. Keith avait deux positions sexuelles de prédilection : par-derrière ou se faire tailler une pipe. S'il avait trouvé le moyen de lui baiser la tête par-derrière, il aurait été au paradis des goretts. Katherine était attristée par la limpidité si déprimante du fantasme : le soleil, la chambre d'hôtel, la façon qu'il avait de tirer sur son bikini, juste assez pour ne pas avoir à l'enlever. Pour Keith, l'expérience cadrait avec l'idée qu'il se faisait d'une amourette de vacances : donner libre cours à tous ses rêves de baise au soleil.

« Pourquoi est-ce qu'on ne baise pas le matin ? demanda-t-elle. Pourquoi est-ce qu'on ne baise pas la nuit ? Pourquoi faut-il toujours qu'on baise juste après avoir été à la piscine ?

– Le soleil me fait monter dans les tours. »

C'est ainsi que Keith l'exprimait, mais Katherine n'était

pas dupe ; elle savait qu'il lui fallait au moins quatre heures de pur porno au bord de la piscine pour éprouver le désir de tirer un coup. Il lui fallait aussi quelques bières – de plus en plus, manifestement. Katherine avait une théorie concernant cette tendance, élaborée en regardant ses yeux de lézard fondre sur un bikini, puis sur un autre. La libido de Keith, décidait-elle, était basée sur la notion d'inconnu. C'était vrai pour la plupart des hommes, bien entendu, mais particulièrement pour Keith. Il avait un besoin inné de baiser des personnes qu'il ne connaissait pas – des anonymes, étrangères, mystérieuses, avec qui il n'aurait à échanger que quelques plaisanteries maladroites. Au début, il s'était montré rapace, à la limite de l'agression. À présent il était superficiel, distrait, fréquemment ivre et il songeait de manière on-ne-pouvait-plus-évidente à quelqu'un d'autre. Katherine s'était tout d'abord inquiétée qu'il pensât à quelqu'une en particulier – qu'une beauté bronzée spécifique ait attiré son œil au bord de la piscine plus longtemps que les autres. Il lui fallut un certain temps pour se rendre compte qu'il ne pensait pas du tout à quelqu'un d'autre, ou, plus précisément, qu'il ne s'imaginait pas en train de baiser quelqu'un qui ne fût pas elle, il imaginait simplement que Katherine n'était pas Katherine. C'est ce qui comptait, c'est ce qui le faisait monter dans les tours. Keith se tenait en retrait de tout ce qu'on aurait pu qualifier de réalité partagée entre eux deux, car cette réalité, ou n'importe quelle réalité d'ailleurs, lui était profondément non érotique. Il ne voulait pas baiser Katherine, il voulait baiser une inconnue qui ressemblait à Katherine.

Au prétexte de consulter ses e-mails, elle avait utilisé la connexion internet abusivement coûteuse de l'hôtel pour se renseigner sur Daniel via Google – habitude qu'elle avait rapidement

prise après qu'il l'avait retirée de sa liste d'amis sur Facebook, l'obligeant à davantage d'inventivités dans sa traque virtuelle. Quelques clics experts, et il apparut : souriant, bien coiffé et suffisant juste comme il fallait, radieux sur son portrait en ligne sur le site web d'une unité de recherche biologique, quelque part dans le Norfolk, où, apparemment, il était le porte-parole d'un projet que sa biographie décrivait comme révolutionnaire. Il y avait même sur YouTube une ou deux vidéos de lui à des conférences de presse, parlant de développement durable et d'approvisionnements alimentaires garantis. Elle ignorait comment cela s'était passé : il avait d'une façon ou d'une autre réussi à s'extirper de la grisaille de la vie de bureau pour accéder à quelque chose d'à la fois admirable et vaguement prestigieux. C'était prévisible, en réalité, et elle l'imaginait bien exceller dans ce domaine, mais cela lui faisait tout de même un choc. Elle se le représentait au travail – Daniel et son complexe de Jésus – entouré de chrome, de verre et de boîtes de Petri. C'était son environnement naturel, se dit-elle : glacial et microscopique. Parfois, à l'époque où ils étaient ensemble, elle l'appelait le Vulcain. Dans la bouche de Katherine c'était un terme affectueux mais elle avait tapé un peu trop dans le mille. Et maintenant voilà où il en était : sur les plans vestimentaire, physique et interpersonnel, le type à la pointe ; le chercheur béat par excellence.

Elle se demanda s'il pensait à elle et, si oui, ce qu'il pensait. Peut-être, songea-t-elle, l'avait-elle croisé dans la rue sans s'en rendre compte. Peut-être l'avait-il vue et avait-il détourné la tête. Elle se demanda s'il parlait d'elle, si sa nouvelle compagne, qui qu'elle soit, connaissait des choses sur elle et avait un avis. Peut-être se moquaient-ils d'elle, tard le soir après un verre de vin. Ou peut-être Daniel demeurait-il silencieux. Peut-être l'avait-il totalement effacée. Il en était capable. De fait, elle l'avait vu à l'œuvre. Quelques mois à peine après la